

RENCONTRE AVEC MARIANNE POUSSEUR ET ENRICO BAGNOLI

Pourquoi avoir choisi de travailler sur la poésie de Yannis Ritsos ?

Marianne Pousseur : En travaillant avec le compositeur grec Georges Aperghis, j'ai été amenée à faire un concert à Athènes. À la fin du concert, l'un des participants a récité un poème grec. Ne parlant pas le grec, je n'y ai pas compris un mot, mais j'ai vu l'engouement et l'émotion qui ont envahi la salle tout au long de la lecture de ce poème. À la fin, le public s'est levé, en applaudissant très fort et en criant bravo. Je me suis renseignée et j'ai appris que l'auteur du poème était Yannis Ritsos. Je ne connaissais pas ce poète, mais il fallait d'urgence que j'apprenne à le connaître et que je découvre son œuvre. Le premier texte que j'ai lu était *Ismène* et il m'a tellement touchée que je l'ai fait lire à Enrico. Nous avons alors demandé à Georges Aperghis s'il voulait travailler avec nous sur ce texte pour le mettre en musique et il nous a répondu qu'il voulait travailler dessus depuis 20 ans. Voilà comment a débuté cette aventure.

Pourquoi ces trois grandes figures de la mythologie grecque : Ismène, Phèdre et Ajax ?

Enrico Bagnoli : Au début du projet, on ne savait pas encore qu'on allait travailler sur ces trois figures-là. On a donc commencé par Ismène, puis on a décidé de poursuivre la recherche sur Phèdre car ce personnage nous interpellait beaucoup. C'est à la fin de *Phèdre* seulement que nous est venue l'idée du triptyque, ou du moins l'envie de le voir se concrétiser. Les personnages féminins étant tous très proches d'Ismène et de Phèdre, nous sommes partis sur un terrain beaucoup plus glissant en nous emparant de la figure d'un homme.

Marianne : Au départ, Enrico n'était pas très convaincu que je joue un rôle d'homme. Mais ma motivation n'était pas là. Ce que je trouvais intéressant dans ce personnage d'Ajax revu par Yannis Ritsos, est que ce héros, indestructible et incorruptible, se complexifie et admet, à la fin du texte, que chacun porte en lui une femme. On part donc d'une figure d'homme pour arriver, non pas à une figure féminine, mais à une figure complexe qui combine les deux identités, homme/femme. Dans ma vision des choses, il n'y avait donc aucun obstacle à ce que je joue un personnage comme Ajax.

Un fil rouge relie-t-il ces trois volets ?

Marianne : Il n'y en a pas qu'un, il y en a plein.

Enrico : Trouver tous les éléments de continuité est typique d'un travail qui s'étale sur plusieurs années. Il y a une sorte de double dramaturgie : une ligne propre à chaque volet et une ligne qui va du premier au dernier volet, une ligne d'ensemble. Certains matériaux reviennent, tels que les quatre éléments : l'eau, la terre, l'air et le feu. D'un spectacle à l'autre, ils sont dans des passages différents. Dans *Ismène*, par exemple, on a l'eau. Dans *Phèdre*, cette eau est transformée en glace. Et ainsi de suite. D'autres éléments communs reviennent, comme la parabole ou le carré (de 8m/8m qui représente l'espace de jeu). La difficulté du projet est de trouver un sens global qui encercle les trois spectacles. On ne peut pas demander à un spectateur qui vient voir *Ajax* d'avoir vu les deux autres volets, toutefois celui qui a vu les deux autres volets et qui vient voir *Ajax* trouvera assurément des points de rencontre.

Ce triptyque pourrait-il constituer un seul spectacle en trois parties ?

Marianne : Même si ce serait un projet magnifique, techniquement, ça serait très difficile. Même si on joue sur un même carré, ce sont trois espaces totalement différents. *Ismène* se joue dans l'eau. Il y a peu d'éléments sur scène, mais la technique est raffinée, pointilleuse et demande un certain temps d'installation. De plus, je ne suis pas certaine d'être capable de jouer les trois volets d'affilée. Maintenant, ce n'est pas totalement exclu. En jouant sur deux espaces par exemple, ce serait tout à fait réalisable.

Enrico : Ce type de représentation demanderait des moyens techniques et financiers que seul un grand théâtre pourrait prendre en charge. Le but n'est pas tellement de jouer le tout dans une même soirée, mais plutôt de jouer la trilogie sur un week-end ou de répartir les trois volets sur une ou plusieurs semaines de représentation.

Le personnage d'Ajax se retrouve dans de nombreux textes, notamment chez Sophocle. Qu'est-ce qui différencie le texte de Ritsos de celui de Sophocle ?

Marianne : Je ne pense pas que ces deux Ajax soient si différents l'un de l'autre, ni non plus contradictoires. Ritsos a repris des éléments qui se trouvent chez Sophocle et les a développés, les a rendus limpides. On ressent déjà chez Sophocle cette idée que la personnalité d'Ajax se fragilise, se rompt, se craquelle, mais Ritsos développe davantage cela. Il y a chez Sophocle le fameux monologue d'Ajax sur le temps que Ritsos a amplifié et qui devient plus perceptible pour un spectateur contemporain.

Enrico : Ritsos ne fait jamais de réécriture. C'est toujours une prolongation. De la tragédie, il ne garde que la structure. Cet auteur se concentre sur les personnages et n'actualise pas son propos, au contraire d'auteurs comme Heiner Müller ou Sarah Kane. Il donne vie également à des personnages qui, dans la tragédie, sont sortis par des portes secondaires. C'est le cas d'*Ismène*. Il continue à écrire l'histoire et donne à ses personnages une sorte de vie intemporelle qui dure des milliers d'années.

Marianne : C'est comme si Ritsos utilisait différents filets du temps : les temps antiques, byzantins, des années 60', voire même le filet du temps qui est le nôtre... C'est comme si on voyait à travers les mailles de tous ces filets. Toutes ces couches temporelles apparaissent. On voyage avec un naturel incroyable à travers trois ou quatre mille années. Toutes ces choses-là coexistent ensemble comme si on disait d'un être humain qu'il n'est pas d'abord un enfant, puis un adolescent, puis un adulte, mais la superposition de ces trois couches en même temps. C'est unique et propre à Ritsos.

Dans vos créations, la musique est très présente. Quel est son rôle ?

Enrico : La musique n'a pas qu'un rôle d'accompagnement ou d'illustration. Nous travaillons sur trois niveaux de dramaturgie : une dramaturgie des personnages, une dramaturgie musicale et une dramaturgie visuelle. Les trois coexistent parallèlement et ne racontent pas la même chose, la même émotion ou le même épisode.

Marianne : La musique touche une autre zone de notre cerveau, un autre aspect de notre perception. Elle dit autre chose. Elle est un moteur de l'introspection d'Ajax qui est autant mentale qu'émotive. Progressivement, Ajax donne une place majeure à son émotion, à son être plus instinctif.

Pouvez-vous dire un mot sur le son dans vos spectacles, créé, dans les trois volets, par Diederick De Cock ?

Enrico : Georges Aperghis a composé la musique du premier volet et Marianne celle des deux suivants. Le décor sonore par contre est entièrement dû à Diederick. Il a une compétence unique due à des années d'expérience. J'avais déjà travaillé avec lui à plusieurs reprises sur des spectacles de Guy Cassiers. Il a un savoir-faire de la sonorisation et de l'espace qui est unique. Il parvient à élargir l'espace sonore et place le spectateur au centre de cet espace.

Votre univers est également très visuel, esthétique, à la recherche d'images fortes, d'impressions, de sensations. Les images, les sons deviennent-ils plus forts que la parole ? Ou sont-ils là pour la renforcer ?

Marianne : Nous développons trois langages différents qui coexistent, qui se complètent, mais qui ne sont jamais l'illustration de l'un ou de l'autre. L'image ne renforce pas la parole puisqu'elle dit quelque chose d'autre, qui vient parfois du texte de Ritsos. Certaines coupures que l'on a faites dans le texte sont prises en charge par l'image ou par la musique. Le jeu peut raconter une chose et l'image en raconter une toute autre.

Enrico : Il n'y a pas d'échelle de valeurs. On cherche des éléments capables de donner une émotion. En travaillant sur le double par exemple, on retrouve des éléments propres à Ajax : le reflet, le miroir, les brebis... Si le miroir peut avoir un sens dramaturgique, on regarde comment exploiter au maximum cette situation via les trois langages. On essaie aussi de ne pas être redondant, de ne pas montrer une image qui représente quelque chose qui est dit. La poésie de Ritsos est pleine d'images visuelles que nous n'essayons pas d'illustrer. L'image, la lumière sont plutôt le squelette du spectacle et lui donnent du rythme.

Quelle place occupe le public dans vos créations ?

Marianne : Le public est l'artiste final de nos spectacles. Il est avant tout celui à qui on s'adresse. Dans les trois monologues que nous avons travaillés, le personnage qui est sur scène s'adresse à une personne silencieuse. Le public est-il cette personne ? On n'y répond pas. Ajax ici parle à une femme qui se trouve parmi le public. Dans nos spectacles, il y a une superposition de langages et de contenus dont la synthèse est faite par le spectateur/auditeur. C'est lui qui donne du sens au spectacle, qui définit le spectacle qu'il a vu. Cette élaboration de sens peut prendre des milliers de formes différentes. Le public devient le partenaire de ce dialogue et donc un moteur de l'action.

Enrico : Dans une œuvre d'art totale (Wagner), le public est celui qui ramasse tous les fils et les rassemble selon ses capacités. Nous donnons des pistes, mais il n'y a rien de définitif. Chaque spectateur verra des choses différentes, selon ses capacités, sa culture, son propre vécu... Le public doit accepter de se perdre parfois dans nos spectacles, de décrocher. On peut voir nos spectacles plusieurs fois et toujours les voir différemment, y percevoir des sens différents. À un moment, on peut être intéressé par un son, une image ou une phrase, et par tout autre chose la fois d'après. Certaines phrases, notamment dans la poésie, demandent un certain temps de réflexion.

Toutes les valeurs d'Ajax – l'héroïsme, la masculinité, la guerre... – se voient remises en question. Ce texte est une cruelle vérité, une humiliation, mais aussi une renaissance pour Ajax. Quel homme devient-il ?

Marianne : Comme dit Ritsos, je dirais qu'il devient « un homme, un vrai ». Au début, Ajax est l'homme qu'on a fait de lui, c'est-à-dire celui qui correspond à une image qui a été projetée sur lui. C'est un soldat qui ne sait ni s'exprimer, ni élaborer une pensée. Au fur et à mesure du monologue, il apprend non seulement à penser, mais aussi à exprimer sa pensée et accepter sa complexité et son identité multiple. Il n'est plus ce héros tel qu'on le conçoit car il accepte sa part de féminité, sa fragilité, sa sensibilité. Malheureusement, tout ce chemin parcouru a comme conséquence qu'il ne peut plus vivre dans ce monde qui avait fait de lui un héros. Il n'a pas la possibilité de continuer à vivre avec cette nouvelle identité multiple. Il doit mourir. Ceci dit, chez Ritsos, cette fin tragique n'est pas exprimée de façon « très tragique ». L'une des dernières paroles est « Quelle belle journée ! ». Le fait d'avoir découvert cette identité l'apaise. C'est très important pour Ajax de comprendre que la guerre n'est peut-être plus son langage. Il y a une vraie forme de pacification. Ajax va vers quelque chose de paisible. Il n'est pas en rage. C'est une implosion plutôt qu'une explosion, au contraire d'Ismène.

On retrouve dans ce texte toutes les grandes thématiques de la fin des années 60' : l'antimilitarisme, l'affranchissement de la femme... C'est un texte antimilitariste. Est-ce également un texte féministe ?

Enrico : Ce texte est écrit en pleine guerre du Vietnam et est assurément antimilitariste. Mais ce n'est pas un manifeste non plus. Yannis Ritsos a toujours été à cheval entre sa culture classique et son activité politique, mais il était trop raffiné pour être un militant. On peut être politique, sans pour autant être militant. Ce n'est pas un texte féministe, mais plus une réflexion sur la société qui attribue des rôles. Les enfants jouent ensemble, puis arrive le moment où on divise : toi tu es un garçon et tu vas jouer avec des soldats ; toi tu es une fille et tu vas jouer avec des poupées. Et si un garçon joue avec des poupées, il est moqué et rejeté. Les gens doivent souvent jouer un rôle qui ne leur ressemble pas, ce qui cause de grands troubles psychologiques. Ritsos veut passer deux messages. Premièrement, que la guerre, de façon nuancée, est un éternel recommencement. Deuxièmement, que le féminin se cache en chaque identité, en chaque être humain. Ce sujet n'est pas très présent dans le théâtre actuel. Oui, on parle beaucoup d'homosexualité, mais pas de la féminité de chaque homme. Est-ce que le monde, notamment le monde politique, pourrait être différent si on affirmait cela ? L'homme est un guerrier, est celui qui décide, et la femme est beaucoup plus réflexive. Cet argument est au centre du texte, sans pour autant en être une revendication féministe.

Est-ce alors un acte politique de votre part de faire jouer Ajax par une femme et de troubler encore plus les pistes ?

Marianne : On veut affirmer quelque chose. Ce n'est pas un spectacle revendicateur ou politique, mais il a une composante politique.

Enrico : Aujourd'hui, les spectacles dits « politiques » sont très à la mode. On veut à tout prix parler de certains sujets, comme l'immigration... Certains théâtres ne trouvent un sens que s'ils font des spectacles dits « politiques ». Mais le théâtre en soi est porteur de sens politique et il n'est pas

nécessaire de le revendiquer comme tel. Dans ce texte de Ritsos sur la Grèce antique, il y a de nombreuses réflexions sur le présent. Il n'y a pas de différence entre ce qui dit Ritsos et ce que l'on dit aujourd'hui.

Marianne : Le problème est la simplification des choses. La poésie n'est pas quelque chose de simple, et nous essayons de rendre perceptible cette complexité. Affirmer cette complexité est selon moi un acte politique.

Enrico : Aujourd'hui, on a tendance à abaisser le niveau pour ratisser très large, à banaliser les choses. Nous luttons contre ça.

A-t-on affaire à un homme qui se perd, qui devient fou ?

Marianne : Nous avons travaillé sur les trois textes avec l'aide d'une psychanalyste, Giuliana Mieli. Je ne sais pas si Ajax est fou, mais il passe du moins par un épisode schizophrénique, ce qui peut arriver à chacun d'entre nous. Cet épisode ne détermine pas pour autant une identité définitive.

Enrico : Oui, il y a un épisode probablement clinique. Ritsos enlève le côté anecdotique de l'épisode des moutons (la tuerie) et élimine l'intervention de la déesse Athéna. Ajax est aveuglé par sa propre rage, non par une main divine. Il tue ces brebis parce qu'il a perdu les pédales, comme ça arrive à beaucoup d'individus. Toutefois, réduire la personnalité d'Ajax à un malade serait une grosse erreur.

De tout temps, on s'est cherché des héros. Quel serait pour vous le profil du héros contemporain, si du moins il existe ?

Marianne : Je ne sais pas s'il existe. Nous avons travaillé sur le personnage d'Ismène, sœur d'Antigone et fille d'Œdipe, parce qu'elle refuse l'idéal héroïque. Elle l'explique dans le texte : l'idéal héroïque coupe du monde et est profondément égoïste. Cela m'avait beaucoup touchée. Qu'est-ce qui est mieux ? Se faire sauter au milieu d'un marché ou s'occuper de sa famille et nourrir ses enfants ? Je ne peux pas reconnaître comme des héros ces jeunes qui se font sauter, alors que certains y voient une forme d'héroïsme.

Enrico : Pour moi, le héros d'aujourd'hui serait davantage l'antihéros ou quelqu'un qui reste dans l'ombre. En politique par exemple, les héros ne sont pas forcément les décideurs qui sont sous la lumière des projecteurs, mais plutôt les conseillers qui travaillent derrière. On croit à défaut que Juncker ou Tsipras sont des héros contemporains. Ils sont la part médiatique du problème. Tsipras n'a fait que plonger la Grèce dans une situation encore pire. Pour moi, un héros est quelqu'un qui abandonne tout pour aider son prochain. Les médecins qui travaillent gratuitement, en plus de leur boulot, les personnes qui apportent des médicaments pour les plus démunis, les bénévoles qui œuvrent un peu partout sur la planète, notamment actuellement en Europe pour aider les réfugiés...

Yannis Ritsos lui-même, après sa mort, a été élevé au rang de héros national en Grèce. N'est-ce pas contradictoire vis-à-vis de sa critique de l'héroïsme ? L'aurait-il approuvé ?

Enrico : Je ne pense pas qu'il l'aurait approuvé. Il a d'ailleurs refusé le Nobel de Littérature. Maintenant, je ne suis pas non plus dans sa tête. C'était quelqu'un de très proche du peuple. Les

artistes ont tous un certain ego. Ils apprécient une certaine reconnaissance, qu'il ne faut pas confondre avec l'héroïsme.

Marianne : Yannis Ritsos est davantage une personnalité symbolique pour le peuple grec qu'un héros. Il existe entre Ritsos et son public une relation presque passionnée, affectueuse. Le mot « héroïsme » simplifie la réalité.

La chute d'Ajax nous renvoie incontestablement à la chute de la Grèce actuelle et des valeurs « européennes ». Selon vous, la Grèce, et au-delà l'Europe, sont-elles capables de se réinventer ?

Enrico : J'en suis convaincu. L'Europe ne peut pas se passer de ses valeurs symboliques, primitives, et pas seulement de la culture grecque. On ne peut réduire le berceau de notre culture à des traités économiques, comme Schengen ou Maastricht. L'Europe ne pourra s'en sortir qu'au niveau culturel. Faire sombrer la Grèce n'était pas une solution. Mais ce pays va renaître comme beaucoup de pays méditerranéens qui sont aussi touchés par cette crise – l'Italie, le Portugal, l'Espagne. Ce qui est certain, c'est que tout cela aurait coûté beaucoup moins cher si l'Europe avait pris en charge cette crise grecque au début du problème, et non quatre ou cinq ans après. Tsipras aussi a joué un rôle et il aurait peut-être dû dire oui à la première proposition de Juncker. Il a joué gros et a risqué la peau des Grecs en démissionnant, en anticipant les élections, tout cela pour, au final, se faire réélire. Pour moi, ce n'est qu'une opération opportuniste et électorale. Il s'en fout très clairement si entre-temps des pensionnés ou d'autres personnes appauvries meurent de faim dans les rues d'Athènes ou ailleurs.

Propos recueillis par Emilie Gäbele, attachée de presse du Théâtre Varia, le 21 septembre 2015.